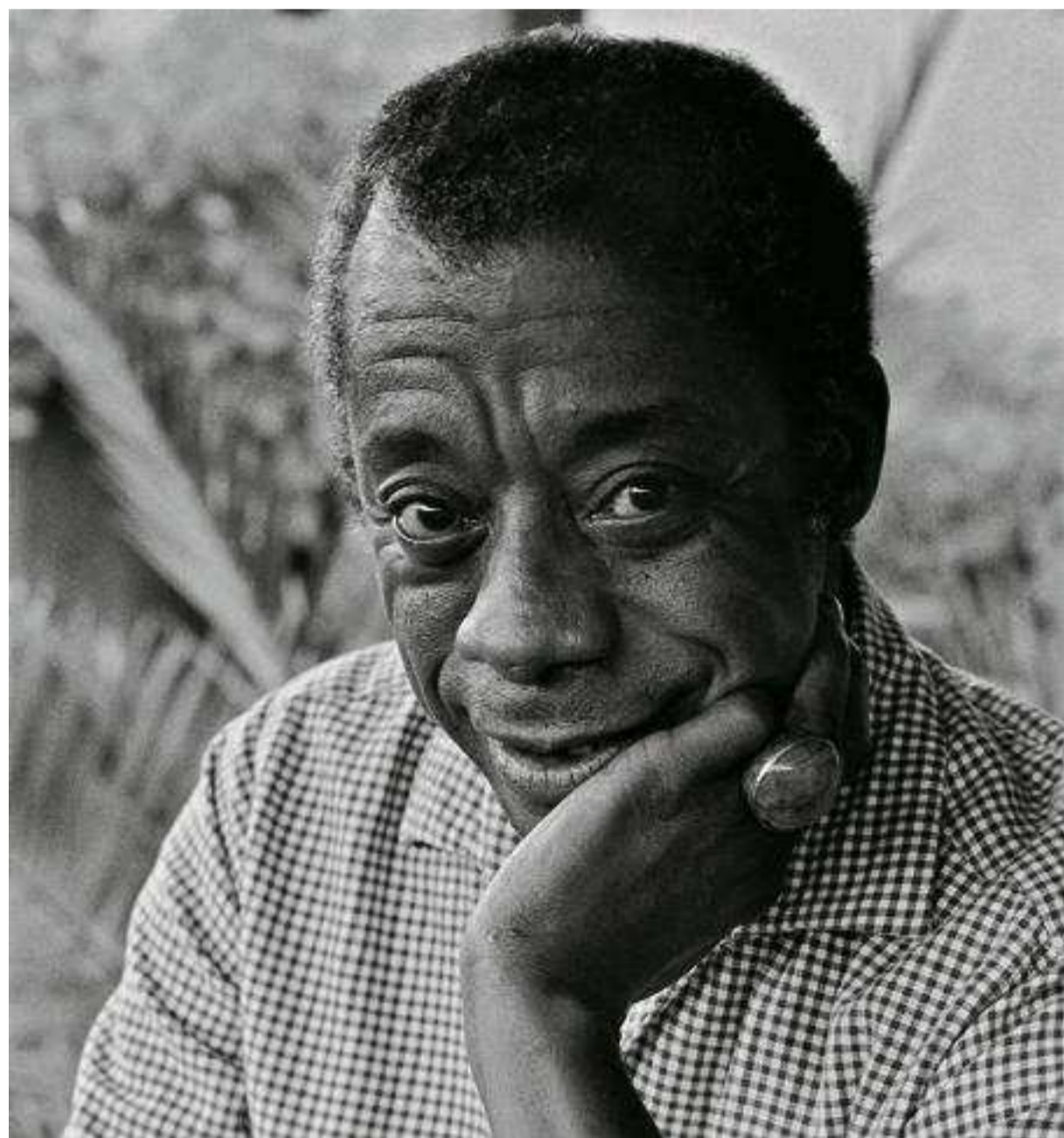


James Baldwin et l'invention du « Nègre »

Le verbe de l'écrivain américain se déploie dans « I Am Not Your Negro », issu du film de Raoul Peck, pour explorer le rapport des Etats-Unis à la vérité. Christiane Taubira l'a entendu



James Baldwin chez lui, à Saint-Paul-de-Vence (Alpes-Maritimes), en 1979. PIERRE BOULAT/COSMOS

CHRISTIANE TAUBIRA
ancienne garde des sceaux

Il y a six autour d'un journaliste et d'une table ronde : trois Afro-Américains et trois Américains blancs. Symétrie fortuite ou délibérée. L'écrivaine Toni Morrison observera plus tard que « dans ce pays, Américain signifie Blanc, toute autre personne a besoin d'un trait d'union » (Par exemple : Afro-Américain, Sino-Américain, Italo-Américain, etc.). Ce soir-là, aux côtés de James Baldwin (1924-1987) se tiennent Marlon Brando, Joseph Man-kiewicz, Harry Belafonte, Sydney Poitier et... Charlton Heston. Nous sommes le 28 août 1963, cent ans après la Proclamation d'émancipation des esclaves, publiée au mitan de la guerre de Sécession.

Les grandes figures de résistance à l'esclavage et de la *Civil War*, Harriet Tubman, Crispus Attucks, Edward Hector, Austin Dabney, Lemuel Haynes... sont encore peu connus.

Ce mois d'août 1963 est fébrile. Plusieurs organisations ont appelé à marcher sur Washington pour l'emploi et la liberté, « jobs and freedom. NOW! ». Martin Luther King en est le leader incontesté. Trois ans plus tôt, Abbey Lincoln et Max Roach ont maçonné cet album de jazz crissant, *We Insist! Freedom Now Suite*. Aux premiers rangs de la foule immense et ardente qui ondule sur le mall du Lincoln Memorial, ces six-là, de Belafonte à Brando, désignés avec ou sans trait d'union, solidaires, ont choisi de croire au rêve que, dans une fulgurance clairvoyante et généreuse, Mahalia Jackson a demandé au pasteur King de partager avec cet essaim vibrant. « *I have a dream.* » Mais ils insistent, c'est « NOW! » L'émission, qui a tourné autour de « *Negro question, Negro problem* », touche à sa fin. Baldwin est invité à

conclure. « *I'm not a Negro. I never called myself one.* » (« Je ne suis pas un Nègre, je ne me suis jamais défini ainsi. ») Et il explique que la République blanche doit se demander pourquoi elle a eu besoin d'inventer le « Nègre ».

Par une pensée qui va, qui vient, s'attarde, se rétracte, Baldwin explore, fouille, épuise cette évidence récalcitrante : le Nègre fut inventé. Pourquoi ? Pour répondre à quel besoin, servir quelle sinistre nécessité ? C'est cette déambulation mentale que révèlent les textes regroupés dans le script iconoclaste du documentaire de Raoul Peck, *I Am Not Your Negro* [sorti en France au printemps]. Seul Baldwin parle dans ce film. Cette parole, qui compose le livre du même nom paraissant aujourd'hui, est offerte dans un ordonnancement libre comme pour une conversation syncopée, diffractée, suspendue puis reprise dans un souffle toujours impétueux, pour dire l'urgence et la source des choses.

Baldwin décentre. Il n'y a pas une « *Negro question* » aux Etats-Unis, comme il

n'y a pas en France de question noire. Baldwin décentre pour mieux recentrer. La question est celle de la violence institutionnelle et des mensonges que l'Amérique se raconte sur sa propre histoire, ses contes sur la conquête de l'Ouest, l'embellissement de ses crimes, l'escamotage de ses parjures, la sublimation de ses valeurs pourtant maculées dès la Déclaration d'indépendance (1776), qui énonce l'égalité, pas seulement ontologique, mais à la fois immanente et transcendante : « *All men are created equal.* » Pas seulement nés, « créés » ! La même Déclaration décrit les Amérindiens comme des « *sauvages impitoyables* ». Elle ignore les Afro-Américains : alors esclaves, ils sont comptés dans la propriété des maîtres, explicitement préservée. Ce qui se passe ensuite : guerres, massacres, pillages, lynchages, ségrégation, assassinats par la police, n'est ni répétition ni récurrence. C'est une généalogie. « *Leur vie morale a été détruite par la peste nommée couleur* », commente Baldwin, à propos de la répression en Alabama en 1965, après qu'un shérif blanc a frappé une femme noire avec un aiguillon électrique.

Une conversation syncopée, diffractée, suspendue puis reprise dans un souffle toujours impétueux, pour dire l'urgence et la source des choses

Baldwin décentre, recentre pour mieux concentrer. Le sujet, le seul sérieux, c'est le rapport de ce pays à la vérité. Ce sujet est celui de toutes les démocraties. La question des mémoires, de leur inscription diachronique et dialectique dans le récit national, est l'unique chemin fécond et, quoi qu'on en pense, paisible, vers l'Histoire mondiale de ces démocraties. C'est par ce que l'écrivain antillais Edouard Glissant (1928-2011) a appelé une « *vision prophétique du passé* » qu'il sera possible d'affronter les traces de ce passé, atteindre à ce que nous sommes, donner consistance à ce qui est écrit et distraitement rabâché : l'égalité entre tous et la citoyenneté pour tous.

Le film et le livre accomplissent ces fidélités. Deux femmes ayant profondément troublé Baldwin sont présentes : l'adolescente Dorothy Counts, allant vaillamment au collège sous huées et menaces ; Laurence Hansberry, pour sa plume et sa froide colère. Quant aux voix et voies singulières de Medgar Evers, Martin Luther King et Malcolm X, Baldwin rappelle la futilité des désaccords, l'insignifiance des hiérarchies, le danger exponentiel que représentait le rapprochement de ces leaders, l'ébranlement qui en découla et aboutit à leur triple assassinat en cinq ans. *I am not a Negro. I am not your Negro.* ■

I AM NOT YOUR NEGRO,
de James Baldwin
et Raoul Peck,
traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Pierre Furlan,
Robert Laffont/Velvet Film, 144 p., 17€.

2

LA « UNE », SUITE

► ÉCLAIRAGE

James Baldwin en trois rééditions

3

MOTS DE PASSE

► Antonio Damasio dans l'inconnu de la vie. Le neuroscientifique et philosophe signe « L'Ordre étrange des choses »

4

LITTÉRATURE FRANÇAISE

► Fleur Breteau, Thierry Dancourt

5

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

► Takiji Kobayashi, Christian Kracht

6

HISTOIRE D'UN LIVRE

► « Actuel Moyen Age », de Florian Besson, Pauline Guéna, Catherine Kikuchi et Annabelle Marin



7

ESSAIS

► HISTOIRE DU NAZISME

Les camps de concentration par Nikolaus Wachsmann, les biographies d'Hitler, par Peter Longerich et de Speer, par Martin Kitchen

8

CHRONIQUES

► LE FEUILLETON

Claro s'adonne aux joies du tricot avec Marie Frering

9

ENTRETIEN

► Laure Adler : « L'affaire Weinstein, une révolution ! »



10

RENCONTRE

► Charif Majdalani, le sage du mont Liban

Trois rééditions pour (re)découvrir le talent et la langue – la musique si particulière – de l'Américain, dont on célèbre les trente ans de la mort

James Baldwin, beauté lyrique et puissance politique

ÉCLAIRAGE

GLADYS MARIVAT

Un grand écrivain se reconnaît à sa voix. Puissante, lucide et incroyablement contemporaine, celle de James Baldwin frappe toujours les esprits, trente ans après sa mort à Saint-Paul-de-Vence (Alpes-Maritimes), le 1^{er} décembre 1987. Trois de ses romans (*La Conversion*, chez Rivages, *Harlem Quartet* et *Si Beale Street pouvait parler*, chez Stock) sont réédités en France alors qu'est publié *I Am Not Your Negro*, chez Robert Laffont [lire la « une »]; il suffit de les ouvrir pour s'en rendre compte: l'écrivain, né à New York en 1924, exilé à Paris en 1946 et militant pour les droits civiques une grande partie de sa vie, nous parle plus que jamais. Du fait d'être noir dans les années 1950 aux Etats-Unis et d'être humain aujourd'hui. Car, chez Baldwin, tout est lié, la condition des Afro-Américains et le destin des Etats-Unis, le mensonge sur lequel est construit un pays et comment ira le monde demain.

Parce que, dans ses romans, ses essais et ses pièces de théâtre, Baldwin a écrit à partir de son expérience, il a écrit sur tout: l'amour, la mémoire, le temps, la

peur, le désir et l'histoire – « peut-être la plus mystique de nos tentatives », note-t-il dans *Harlem Quartet*. Noir, homosexuel, élevé par un pasteur, l'écrivain n'a jamais fait ce qu'on attendait de lui. Et c'est peut-être aussi parce qu'il n'a jamais collé aux codes d'aucune des communautés auxquelles il appartenait, et a été détesté pour cela, qu'il pouvait s'adresser à tous. « *L'identité et le combat sont les questions de son œuvre* », affirme Nathalie Zberro, éditrice chez Rivages, qui vient de republier son premier roman, *La Conversion*.

Texte fondateur

Semi-autobiographique, publié aux Etats-Unis en 1953, celui-ci, méconnu en France, est considéré comme le texte fondateur de James Baldwin. Il saisit vingt-quatre heures dans la vie de John Grimes, un adolescent de 14 ans élevé dans une famille très pauvre et très pieuse de Harlem pour devenir prédicateur comme son père, et dont le destin va basculer. La « montagne » du titre original (*Go Tell It on the Mountain*) est la colline que forme Harlem, depuis laquelle John embrasse du regard le sud de Manhattan, en contrebas: ce monde, marqué de l'empreinte de Satan, qu'on lui a décrit comme un lieu de perte et qu'il rêve de parcourir.

La montagne, c'est aussi la courbe que forme le roman, qui résonne comme un chant dont l'apothéose est cette nuit de prière où, entouré de quelques fidèles et proches, le héros traverse une crise spirituelle, laquelle s'achèvera au matin par une épiphanie. Comment devenir soi sans trahir les siens et renoncer à une partie de soi-même? La profondeur de la question que pose *La Conversion* n'a d'égal que l'ampleur du roman qui, nous plongeant dans les pensées et les prières de la tante, du père, de la mère de John et de l'adolescent lui-même, sonde un siècle de condition noire aux Etats-Unis: l'esclavage, la ségrégation, la grande migration des Noirs vers le Nord, la misère des logements de Harlem et, pendant tout ce temps, la place de la religion et des cantiques qui, pour les Noirs connus de John, ne parlent pas tant de la vie de Jésus que de la leur. Emporté par le style de l'auteur, dont la beauté lyrique et la puissance politique jaillissent par flashes d'images au fort pouvoir d'évocation, le lecteur accomplit ce voyage et aura la révélation du génie de Baldwin.

Quête d'amour

Tout est déjà là, et *La Conversion* se lit comme un morceau de jazz que les autres romans de Baldwin déclinent en de magnifiques variations sur le thème. Comme *Harlem Quartet*, publié aux Etats-Unis en 1978. C'est un livre où les personnages pensent, boivent et



James Baldwin, en 1970. GUY LE QUERREC/MAGNUM PHOTOS

font l'amour, beaucoup. L'écrivain y multiplie les voix, place quelques solos, rejoue la même scène avec une couleur différente pour raconter la quête d'amour, de bonheur et de vérité de quatre adolescents nés à Harlem.

Quand le roman s'ouvre, le plus talentueux d'entre eux, Arthur, un chanteur de gospel, a été retrouvé mort dans un bar miteux de Londres. Pourquoi a-t-il fini ainsi? Son frère Hall, en deuil, parcourt trente ans de souvenirs. Il songe à l'amitié puis à l'amour qui les ont liés, depuis l'enfance, à Julia, une jeune évangéliste, et à son frère Jimmy. A la musique pour laquelle ils ont traversé les Etats-Unis, jusque dans le Sud terrible où ils ont tremblé pour leur vie et perdu l'un des leurs. A la guerre de Corée (1950-1953), qui plane comme un fantôme sur tout le roman et qui a aussi exigé son quota de sang noir. A l'amour encore, qui a entraîné Arthur jusqu'à Paris, où il a aimé un Français et découvert comment la politique s'infiltre jusque dans l'infime espace entre deux peaux. A son pays enfin qu'il ne peut pas aimer. C'est dans *Harlem Quartet* qu'on lit les plus belles phrases sur cette torsion qui jalonne toute l'œuvre de Baldwin.

La prison Amérique

Réédité simultanément chez Stock, *Si Beale Street pouvait parler* paraît moins ambitieux que les deux précédents romans. L'intrigue se focalise sur le combat que mène Tish, une jeune femme de 19 ans, pour sortir son amoureux, Fonny, de prison. Elle est enceinte et il est en prison, accusé d'avoir violé une Portoricaine qu'il n'a jamais rencontrée. On comprend que son vrai crime est d'avoir osé quitter Harlem, devenir artiste et jouer un rôle que son pays n'avait pas écrit pour lui. Dans la préface, l'écrivaine Geneviève Brisac nous apprend que James Baldwin, qui a écrit le livre en 1973, à Saint-Paul-de-Vence, a souhaité à travers lui venger un ami, injustement accusé de meurtre. La vraie prison de

Fonny, c'est l'Amérique, et c'est contre cela que Tish doit lutter.

I Am Not Your Negro, le documentaire de Raoul Peck, a réveillé une soif de Baldwin chez toute une jeune génération de lecteurs. Sans doute ceux-ci auront-ils envie de lire *La Prochaine Fois, le feu et Chronique d'un pays natal* (Gallimard, 1963 et 1973), deux de ses essais majeurs, qui explorent avec une éclatante modernité le racisme, les violences policières, les inégalités de sexe ou de classe qui agitent toujours le monde. Il est temps de les rééditer. ■

LA CONVERSION
(*Go Tell It on the Mountain*), de James Baldwin, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michèle Albaret-Maatsch, Rivages, 300 p., 20 €.

HARLEM QUARTET
(*Just Above My Head*), de James Baldwin, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christiane Besse, Stock, « La cosmopolite », 576 p., 24,50 €.

SI BEALE STREET POUVAIT PARLER
(*If Beale Street Could Talk*), de James Baldwin, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Magali Berger, Stock, « La cosmopolite », 256 p., 20,50 €.

EXTRAIT



« Julia était une fillette de 9 ans, j'en avais 18. Je ne savais pas qu'elle cesserait de prêcher, qu'elle deviendrait une putain puis la maîtresse d'un chef africain, à Abidjan. Je ne savais pas que nous serions amants ni qu'elle deviendrait

un pilier de ma vie. Je ne savais rien d'Arthur qui avait 11 ans et encore moins de Jimmy qui en avait alors 7 et qui deviendrait le dernier et le plus dévoué des amants d'Arthur. Qui aurait pu savoir? Derrière le visage de quiconque nous avons aimé pour de bon – qui nous avons aimé, nous aimerons toujours, l'amour n'est pas à la merci du temps et il ne connaît pas la mort, ils sont étrangers l'un à l'autre –, derrière le visage de l'aimé, si vieux, ruiné et marqué soit-il, se trouve le visage du bébé que fut autrefois votre amour et qu'il restera toujours pour vous. L'amour aide alors, si la mémoire ne le fait pas, et la passion, excepté dans son intense relation avec l'agonie, travaille à l'ombre de la mort. La passion est terrifiante, elle peut vous faire vaciller, vous transformer, vous faire courber la tête comme un vent qui se lève du fond de la mer alors que vous êtes seul au large sur le bateau de votre mortalité. Mais je vais devoir tenter de me souvenir. »

HARLEM QUARTET, PAGE 89

EXTRAIT



« Mais John ne rêvait pas de la voie étroite où cheminaient tous les siens; où les maisons ne donnaient pas l'impression de crever les nuages immuables, mais se seraient, ramassées, ignobles, tout

près du sol immonde, où les rues, les couloirs et les pièces étaient obscurs et où régnait une indémodable odeur de poussière, de sueur, d'urine et de gin frelaté. Sur la voie étroite, le chemin de la croix, seule l'attendait l'humiliation perpétuelle; l'attendait, un jour, une maison pareille à celle de son père, une église pareille à celle de son père, un travail pareil à celui de son père qui allait vieillir et devenir tout noir à force de faim et de labeur. Or, le chemin de croix lui avait rapporté un ventre rempli de vents et avait fait ployer le dos de sa mère; jamais ils n'avaient porté de beaux vêtements, mais, ici, en ce lieu où les édifices défiaient la puissance de Dieu et où les hommes et femmes ne Le craignaient pas, ici, il pourrait manger et boire tout son soûl et se vêtir de tissus merveilleux, somptueux à regarder et doux à toucher. Mais qu'advient-il alors de son âme appelée un jour à mourir et à se présenter, toute nue, devant son juge? »

LA CONVERSION, PAGES 46-47

EXTRAIT



« Fonny avait trouvé quelque chose qu'il pouvait faire, qu'il voulait faire, et c'est ce qui l'a sauvé de la mort qui attendait tant d'enfants de notre âge. La mort prenait certes des formes diverses; les gens mouraient tôt et de différentes façons, mais la mort elle-même était simple, tout comme son origine, aussi simple qu'une épidémie: on avait dit aux gosses qu'ils n'étaient que de la merde et tout ce qu'ils voyaient autour d'eux le confirmait. Ils luttèrent, luttèrent tant qu'ils pouvaient mais ils finissaient par tomber comme des mouches, ils

s'entassaient sur les débris de leurs vies, comme des mouches (...). Cette même passion qui sauva Fonny lui attirera ses ennuis et le mena en prison. Vous comprenez, il avait trouvé son centre, le pivot de sa propre existence, en lui-même – et ça se voyait. Il n'était le négro de personne. Et ça, c'est un crime dans cette pourriture de pays libre. Vous êtes censé être le négro de quelqu'un. Et si vous n'êtes le négro de personne, vous êtes un mauvais négro: c'est ce que conclurent les flics quand Fonny s'installa hors de Harlem. »

SI BEALE STREET POUVAIT PARLER, PAGES 63-65